Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2023 • Centres étrangers • Jour 2

Code sujet **23-HLPJ2G11** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Exercice 1 — Interprétation philosophique — le moi comme illusion
1 réponses • sujet p. 2–2

Exercice 2 — Essai littéraire — la littérature et le plaisir égoïste
1 réponses • sujet p. 2–2

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Exercice 1

10 points

Interprétation philosophique — le moi comme illusion

Première partie

Question Interprétation philosophique

Sujet p. 2

> Comment le texte confirme-t-il l'idée que le moi est une illusion ?

Introduction. Dans cet extrait de l'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1884), Jean-Marie Guyau conteste la possibilité d'un égoïsme absolument pur, c'est-à-dire d'une vie affective qui ne devrait rien aux autres. Il part de l'expérience des plaisirs et des peines partagés, puis rapproche cette dépendance de l'idée, attribuée à la psychologie contemporaine, que le moi est une illusion et qu'il n'existe pas de personnalité séparée. Le texte ne nie donc pas que chacun éprouve des sensations ; il remet en cause la représentation d'un moi parfaitement unifié et indépendant. Comment Guyau passe-t-il de l'interdépendance de nos sentiments à cette critique du moi séparé ?

1. Nos plaisirs et nos peines sont déjà liés à autrui (l. 1-8). Guyau invite d'abord à comparer, « dans la vie commune », la part de « l'égoïsme pur » et celle de « l'altruisme » (l. 1-2). Son constat est que l'égoïsme pur occupe une place « relativement petite » (l. 2). L'exemple choisi renforce l'argument : même boire ou manger, plaisirs « les plus égoïstes parce qu'ils sont tout physiques », n'acquiert « tout [son] charme » que lorsqu'on le partage (l. 2-5). En partant de plaisirs qui semblent particulièrement personnels, Guyau montre que la relation à autrui ne se limite pas aux actes explicitement altruistes.

Il étend ensuite cette observation à « toutes nos jouissances » et à « toutes nos peines » (l. 5-6). L'interdépendance affective concerne ainsi l'ensemble de la vie sensible. Guyau en tire une conséquence plus radicale : l'égoïsme pur serait une « mutilation de soi », puisqu'il retrancherait la part relationnelle de notre existence, et même « une impossibilité » (l. 6-8). La formule « Ni mes douleurs, ni mon plaisir ne sont absolument miens » (l. 8) ne signifie pas que je ne ressens pas personnellement mes douleurs ou mes plaisirs. Elle signifie qu'ils ne sont pas absolument indépendants d'autrui et de la vie commune.

2. La comparaison de l'agave figure la trace durable des autres en nous (l. 8-15). Guyau rend cette idée sensible au moyen d'une comparaison développée. Avant de s'écarter, les feuilles épineuses de l'agave restent longtemps appliquées les unes contre les autres, « formant comme un seul cœur » ; les épines de chacune s'impriment alors sur la feuille voisine (l. 8-11). Plus tard, les feuilles ont beau « grandir et s'écarter », la marque demeure et « grandit même avec elles » (l. 11-13). L'image montre ainsi que la séparation ultérieure n'efface pas l'empreinte laissée par la proximité première. Le « sceau de douleur fixé sur elles pour la vie » (l. 13) donne à cette empreinte un caractère durable.

La phrase « La même chose se passe dans notre cœur » établit explicitement le rapprochement entre les feuilles et les êtres humains (l. 13-14). Selon Guyau, les joies et les douleurs du genre humain viennent s'imprimer en nous « dès le sein maternel » (l. 14-15). La métaphore suggère que notre sensibilité se forme dans une existence partagée et ne se constitue pas comme celle d'un individu clos. La précision « quoiqu'il fasse » (l. 15) insiste sur le fait que cette empreinte ne peut être simplement annulée par une décision individuelle. Cette image illustre l'argument par analogie : elle ne constitue pas une démonstration scientifique, mais rend concrète l'idée d'une relation durable entre les individus.

3. Guyau rapproche l'illusion du moi de celle du plaisir égoïste (l. 16-21). Le passage devient alors explicitement philosophique avec « De même que » (l. 16), qui signale un raisonnement par analogie. Guyau rappelle que, pour la « psychologie contemporaine », le moi est une « illusion » et qu'il n'y a pas de «

personnalité séparée » (l. 16-17). Il précise que nous sommes composés d'une multiplicité d'« êtres » et de « petites consciences ou états de conscience » (l. 17-18). Ce qui est contesté est donc l'idée d'un moi simple, unifié et isolé ; le texte ne soutient pas que les expériences individuelles n'existent pas.

À cette conception du moi, Guyau associe celle du « plaisir égoïste », qui « est une illusion » (l. 18-19). Il en donne la raison : « mon plaisir à moi n'existe pas sans le plaisir des autres » (l. 19-20). La société « doit y collaborer plus ou moins », depuis la famille jusqu'à la société plus vaste dans laquelle chacun vit (l. 20-21). Le plaisir reste bien éprouvé par un individu, mais il ne se suffit pas à lui-même : ses conditions et son attrait dépendent aussi des autres. Ainsi, l'argument social du début du texte confirme l'illusion d'un moi entièrement séparé : si nos sentiments portent la marque d'autrui et si nos plaisirs requièrent la société, nous ne sommes pas des consciences absolument indépendantes.

Conclusion. Guyau confirme l'idée que le moi est une illusion en contestant qu'il soit une personnalité séparée et autosuffisante. Il montre d'abord que même les plaisirs corporels prennent leur charme dans le partage, puis représente, par l'image des feuilles d'agave, la trace durable des joies et des peines humaines en chacun de nous. Enfin, il rapproche cette interdépendance de la conception psychologique du moi comme multiplicité d'états de conscience. Le moi et ses plaisirs ne sont pas inexistants : c'est leur prétendue indépendance absolue à l'égard des autres que Guyau présente comme illusoire.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Pour Guyau, le moi est une illusion si on le conçoit comme une personnalité absolument séparée et autosuffisante. D'abord, même les plaisirs les plus physiques prennent tout leur charme lorsqu'ils sont partagés, et nos joies comme nos peines comportent une dimension sociale (l. 1-8). Ensuite, la comparaison des feuilles d'agave montre que celles-ci gardent la marque imprimée par leurs voisines malgré leur éloignement ultérieur ; de même, notre cœur porte l'empreinte des joies et des douleurs du genre humain (l. 8-15). Enfin, Guyau rapproche cette interdépendance de la conception psychologique du moi comme composé d'une multiplicité d'êtres et d'états de conscience (l. 16-18). Le plaisir individuel dépend lui aussi de la société, de la famille à la collectivité plus vaste (l. 18-21). L'individu et son plaisir existent, mais ne sont jamais absolument isolés des autres.

Exercice 2

10 points

Essai littéraire — la littérature et le plaisir égoïste

Deuxième partie

Question Essai littéraire

Sujet p. 2

> La littérature n’est-elle qu’un « plaisir égoïste » ?

Lire un roman, un poème ou une pièce de théâtre est souvent une expérience personnelle : le lecteur choisit son livre, s’isole parfois pour le lire et en tire un plaisir qu’il éprouve lui-même. À première vue, la littérature pourrait donc sembler relever d’un « plaisir égoïste », c’est-à-dire d’une satisfaction individuelle tournée vers soi. Mais un plaisir personnel est-il nécessairement égoïste au sens où il rendrait indifférent aux autres ? La littérature ne donne-t-elle pas accès aux expériences et aux idées d’autrui, et ne peut-elle pas nous rassembler autour d’une œuvre ou d’une cause ? Il faut donc se demander si le plaisir littéraire reste enfermé dans la conscience du lecteur ou s’il transforme aussi son rapport aux autres et au monde. Nous verrons d’abord que la lecture procure un plaisir intime, puis que cette expérience est déjà une rencontre avec autrui, avant de montrer que la littérature peut devenir un lien collectif et un moyen de réflexion.

Lire procure d’abord un plaisir intime. Le lecteur peut chercher dans les livres le divertissement, l’évasion ou la beauté d’un style. En suivant une intrigue, il entre dans un monde imaginaire dont il règle lui-même le rythme : il peut s’arrêter, relire un passage ou abandonner l’ouvrage. Cette liberté donne à la lecture une dimension privée. Les romans d’aventures ou les récits sentimentaux permettent de vivre par l’imagination des émotions et des péripéties qui ne sont pas les siennes. La littérature peut aussi répondre à un besoin de consolation ou de réflexion. Dans *À la recherche du temps perdu*, Proust explore la manière dont une sensation présente peut réveiller le passé et ouvrir une expérience intérieure. Le lecteur peut reconnaître dans cette exploration quelque chose de sa propre mémoire. La lecture nourrit donc bien une expérience individuelle ; de même, un écrivain peut écrire à partir de préoccupations intimes.

Cependant, une expérience personnelle n’est pas nécessairement égoïste. Le plaisir de lire repose aussi sur une rencontre : un auteur adresse une œuvre à des lecteurs, qui découvrent une vision du monde autre que la leur. En lisant un roman, nous pouvons nous attacher à un personnage, comprendre ses choix ou éprouver ses souffrances sans les avoir vécues. Dans *Madame Bovary* de Flaubert, le lecteur découvre les aspirations et les désillusions d’Emma. Cette proximité peut l’amener à réfléchir aux contraintes sociales et aux illusions romanesques qui façonnent son existence. La littérature élargit ainsi l’expérience du lecteur : elle ne lui apporte pas seulement une satisfaction, elle lui permet d’imaginer la vie d’autrui. La poésie peut, elle aussi, transformer une émotion singulière en expérience partageable : les sentiments exprimés par un poète deviennent accessibles à des lecteurs qui peuvent y reconnaître leurs propres émotions. L’œuvre est donc reçue intimement, mais elle est également ouverte à une pluralité de lecteurs et d’interprétations.

Enfin, la littérature peut dépasser la relation entre un lecteur et son livre pour contribuer à une réflexion collective. Elle rend visibles des réalités sociales, donne une forme à des injustices et invite les lecteurs à en débattre. Dans *Germinal*, Zola représente les conditions de vie des mineurs et les conflits du travail : le roman fait entrer le lecteur dans un univers qu’il peut ne pas connaître et donne une portée collective à des souffrances particulières. Dans *Les Misérables*, Victor Hugo met en scène la misère, l’exclusion et la possibilité d’une transformation morale, notamment à travers le parcours de Jean Valjean. Ces œuvres ne commandent pas mécaniquement une conduite, mais elles peuvent modifier la manière dont leurs lecteurs

perçoivent les autres et les problèmes de la société. La littérature se partage aussi par la lecture à voix haute, le théâtre, l'école, les bibliothèques et les discussions. Même lorsqu'il lit seul, le lecteur participe à une histoire culturelle faite d'œuvres transmises et interprétées par plusieurs générations.

Il faut toutefois éviter de prétendre que toute œuvre est généreuse ou que tout lecteur devient nécessairement plus attentif aux autres. On peut lire uniquement pour se distraire ; une œuvre peut aussi servir des intérêts personnels ou défendre des idées excluantes. La littérature ne supprime donc pas la dimension individuelle du plaisir : chacun reste libre de choisir, de comprendre et de ressentir. Mais cette liberté n'enferme pas forcément dans l'égoïsme. Le plaisir est personnel par la manière dont chacun éprouve une œuvre ; il est relationnel par les voix, les expériences et les représentations qu'elle transmet.

Ainsi, la littérature peut procurer un plaisir intime, fait d'évasion, d'émotion ou de beauté, sans être pour autant un « plaisir égoïste ». En mettant le lecteur en présence d'autres consciences, en rendant partageables des expériences singulières et en nourrissant parfois le débat collectif, elle ouvre l'individu à ce qui le dépasse. Sa force tient à cette double dimension : chacun lit selon sa sensibilité, mais ce qu'il découvre dans les livres peut le rapprocher des autres.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> La littérature procure un plaisir personnel, mais elle n'est pas qu'un plaisir égoïste : elle fait découvrir d'autres expériences, peut éveiller l'empathie et nourrit une culture commune. Une lecture vécue intimement peut ainsi devenir une rencontre avec autrui.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2023/spe-humanites-litterature-philo-2023-centres-etranger-2-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.